

Je ne veux pas, messieurs, vous ennuoyer de bavardages sur les coutumes, les arts, les sciences et autres particularités de la brillante capitale de la Russie : encore moins vous entretiendrais-je des intrigues et des joyeuses aventures qu'on rencontre dans la société élégante, où les dames offrent aux étrangers une si large hospitalité. Je préfère arrêter votre attention sur des objets plus grands et plus nobles, sur les chevaux et les chiens, par exemple, que j'ai toujours eus en grande estime ; puis sur les renards, les loups et les ours, dont la Russie, si riche déjà en toute espèce de gibier, abonde plus qu'aucun autre pays de la terre ; vous parler, enfin, de ces parties de plaisir, de ces exercices chevaleresques, de ces actions d'éclat qui habillent mieux un gentilhomme qu'un méchant bout de latin et de grec, ou que ces sachets d'odeur, ces grimaces et ces cabrioles des beaux esprits français.

Comme il se passa quelque temps avant que je pussé entrer au service, j'eus, pendant un couple de mois, le loisir et la liberté complète de dépenser mon temps et mon argent de la plus noble façon. Je passai mainte nuit à jouer, mainte nuit à choquer les verres. La rigueur du climat et les mœurs de la nation ont assigné à la bouteille une importance sociale des plus hautes, qu'elle n'a pas dans notre sobre Allemagne, et j'ai trouvé en Russie des gens qui peuvent passer pour des virtuoses accomplis dans ce genre d'exercice ; mais tous n'étaient que de pauvres hères à côté d'un vieux général à la moustache grise, à la peau cuivrée, qui dinait avec nous à table d'hôte. Ce brave homme avait perdu, dans un combat contre les Turcs, la partie supérieure du crâne ; de sorte que chaque fois qu'un étranger se présentait, il s'excusait le plus courtoisement du monde de garder son chapeau à table. Il avait coutume d'absorber, en mangeant, quelque bouteille d'eau-de-vie, et, pour terminer, de vider un flacon d'arak, doublant parfois la dose, suivant les circonstances ; malgré cela, il était impossible de saisir en lui le moindre signe d'ivresse. La chose vous dépasse, sans doute ; elle me fit également le même effet : je fus longtemps avant de pouvoir me l'expliquer, jusqu'au jour où je trouvai, par hasard, la clef de l'énigme. Le général avait l'habitude de soulever de temps en temps son chapeau ; j'avais souvent remarqué ce mouvement, sans m'en inquiéter autrement. Rien d'étonnant à ce qu'il eût chaud au front, et encore moins à ce que sa tête eût besoin d'air. Je finis cependant par voir qu'en même temps que son chapeau, il soulevait une plaque d'argent qui y était fixée et lui servait de crâne, et qu'alors les fumées des liqueurs spiritueuses qu'il avait absorbées s'échappaient en légers nuages. L'énigme était résolue. Je racontai ma découverte à deux de mes amis, et m'offris à leur en démontrer l'exactitude. J'allai me placer, avec ma pipe, derrière le général, et, au moment où il soulevait son chapeau, je mis avec un morceau de papier le feu à la fumée ; nous pûmes alors d'un spectacle aussi neuf qu'admirable. J'avais transformé en colonne de feu la colonne de fumée qui s'élevait au-dessus du général ; et les vapeurs qui se trouvaient retenues par la chevelure du vieillard formaient un nimbe bleuâtre comme il n'en brilla jamais autour de la tête du

plus grand saint. Mon expérience ne put rester cachée au général ; mais il s'en fâcha si peu qu'il nous permit plusieurs fois de répéter un exercice qui lui donnait un air si vénérable.

(A continuer.)

Le Canard.

Montréal, 2 Juillet 1881.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILIATRHAULT & CIE.,
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 325.

Notre Feuilleton.

Nous commençons aujourd'hui la publication des *Aventures du Baron de Hunchhausen* (encore un canayon dont le nom véritable est Monchaussou, qui a pris un titre dans les vieux pays, et qui a écrit ses aventures en allemand). Théophile Gauthier, fils, a traduit son livre en français, tout exprès pour le *Canard*. Nos lecteurs y trouveront une foule d'aventures fantastiques à faire crever de rire. Le feuilleton sera illustré par la reproduction fidèle des aventures les plus extraordinaires.

Créancier et Débiteur

AIR :—Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?

LE CRÉANCIER.

Pourquoi me fuir, débiteur infidèle, Pourquoi chercher à t'éloigner de moi, Pourquoi toujours voler à tire-d'aile ? Ne suis-je pas débiteur comme toi ?

Je veux te voir. Non tu ne saurais croire Jusqu'à quel point je m'intéresse à toi. De mon tailleur je reçois le mémoire. N'ai-je pas mes créanciers comme toi ?

Quoi m'oublier ! Mais la reconnaissance Ne fait donc plus battre ton cœur pour [moi] ?

Pourquoi toujours te tenir à distance ? Ne suis-je pas poursuivi comme toi ?

Si je consens à ton indifférence, Je ne veux pas que tu braves la loi. Ne compte plus sur ma folle indulgence, Je vais bientôt procéder contre toi.

RÉPONSE DU DÉBITEUR.

AIR :—Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?

Moi te payer, est-il en ma puissance ? Mon créancier, toujours je pense à toi. J'ai tout perdu, jusques à l'espérance... De m'endotter ; mais je nargue la loi.

Je te paierai quand on verra la vieille Fuir les cancanes et goûter le plaisir. Je te paierai quand le jus de la treille N'aura plus la vertu de m'étourdir.

Je te paierai lorsque la politique N'offrira plus d'asile à l'intrigant ; Quand nos auteurs admettront la critique, Quand le gommeux sera moins arrogant

Moi, te payer ? Allons ! est-ce la mode ? Je ne veux pas me singulariser. Et puis vois-tu, je te trouve incommode. D'un fol espoir n'aïlle pas t'abuser.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes dettes. Pourquoi veux-tu me ravir mon argent ? J'en ai besoin pour faire mes emplettes. Au diable ! Vas-t-en voir s'ils viennent, [Jean.]

ÉPILOGUE.

AIR :—T'en souviens-tu, disait un capitaine ?

Ainsi parlait, un soir, à la guinguette, Un débiteur, bohème de renom, Lorsqu'un huissier qui depuis long-temps guetto,

Vint le prier de le suivre en prison. Sans opposer la moindre résistance, Notre gaillard dit d'un air abattu : Des créanciers je déteste l'ougeance, Mais toi, huissier, dis-moi, les aimes-tu ?

LES ÉTONNEMENTS DE MA TANTE PERPÉTUE.

(Suite.)

Les quelques renseignements que j'avais donnés à ma tante Perpétue ne l'avaient convaincue qu'à demi. Elle se croyait toujours dans une maison d'école, et se proposait de m'arracher les yeux dès qu'elle en aurait acquis la certitude. L'arrivée d'un député de sa connaissance, qui avait été élu par acclamation, ou par inadvertance, je ne me rappelle plus lequel, vint dissiper l'orage qui menaçait d'éclater sur ma pauvre tête, dont la cime n'est plus couronnée que par quelques poils fous. Je fis comprendre à ma tante qu'il fallait évacuer... la salle, parce que la séance allait commencer, et je lui dis qu'il nous fallait monter dans la galerie.

—Ah ! benche ! me répondit-elle, si tu crés que je m'en vas aller me jouer dans la galerie comme une dinde, tu te trompes. Tu vois bien qu'il va mouiller.

Je lui expliquai comme quoi la galerie de la Chambre était en dedans au lieu d'être en dehors. Elle orut encore que je voulais me moquer d'elle. Je la fis pourtant consentir à me suivre, mais arrivée au haut de l'escalier, elle me dit :

—Avec tous vos tarmes, y a pas moyen de vous comprendre, vous autres. Ça n'est pas une galerie, c'est un jubé.

Les députés continuaient à arriver. L'heure de la séance aussi. Bientôt le sergent d'armes entre couvert de son triorne, portant sur son épaule la masse dorée (une jolie bebelle, ma foi !), et à sa ceinture le coupe-chou traditionnel. L'Orateur le suit portant aussi le triorne, et les épaules couvertes de sa robe.

Cette ontrée solennelle causa beaucoup d'impression à ma tante, qui me dit :

—Écoute, ça, c'est rare, une butte ! as-tu jamais vu ! Ah ! ben, je dis qu'il en a une mine, ce barbu-là ! Pauvre homme ! je suppose que son capot noir est percé, et qu'il a pris la vieille jupe noire de sa femme pour cacher les trous.

—Mais non, ma tante, c'est sa robe à lui.

—Sa robe, sa robe ; est-ce que les hommes portent des robes ! Et pi, si c'était une robe, comme tu le prétends, oré tu qu'ils y auraient mis deux grandes pendrioches sans dessain oom me les

sui qui lui pendent su' l's'épauls. Et pi, et pi, une robe, ça se boutonne. Et pi vas-tu me dire que des chréquiens se coiffent comme ces deux escogriffes-là. J'm'étonne pas qu'ils aient ôté leur bonnet pointu en arrivant. Ils avaient honte de rester coiffés.

Le sergent d'armes dépose sa masse, que ma tante prend pour un tisonnier, puis il va s'assoier. Le président, ou l'orateur, comme voudrez, eric hors d'heure, puis il dit : Faites ouvrir les portes. Là-dessus, ma tante se précipite dans l'escalier pour aller les ouvrir, mais elle reste toute ébahie en s'apercevant que les susdites portes étaient restées toutes grandes ouvertes. Les députés commencent à parler. Ils parlent longtemps, mais ne disent rien. Du reste, aucun député député n'écoute celui qui parle, et lorsque vient le moment de voter, chacun vote comme si rien n'avait été dit.

La Chambre se forme en comité général. Quelques députés s'en vont fumer, puis reviennent. D'autres se réunissent autour de la table, et regardent par-dessus l'épaule du président du comité. Puis le comité se lève, rapporte progrès ; mais ma tante ne peut voir où est le progrès, ni ce que cela rapporte au pays. Moi non plus. A quatre heures et quart, l'orateur déclare qu'il est six heures. Ma tante est grandement scandalisée de ce mensonge, mais il est évident que les députés croient que c'est arrivé, puisqu'ils s'en vont. Nous faisons comme les autres. Ma tante n'avait pas trouvé cela bien beau, mais elle avait tro ivé ça curieux.

Le lendemain nous allions visiter les comités. Les comités sont une institution où les députés se réunissent pour fumer, causer, batifoler, parler de leurs affaires, et se rendre généralement inutiles, sous prétexte d'examiner des projets de loi. Plusieurs entrent, donnent leurs noms, puis s'en retournent, et la besogne, si besogne il y a, se fait toujours par les mêmes.

Nous assistons d'abord à une séance du comité d'enquête dans l'affaire du crédit foncier.

—Je crois *foncièrement*, me dit ma tante, que ces gens-là sont trop curieux. De quoi qu'ils se mêlent de venir comme ça reluquer dans la marnite à Pâquette ? Après tout, c'est son affaire à c't'homme, s'il achète à crédit, et que ce crédit soit foncier ou non, ça ne les regarde pas. Ça c'est vulgaire, c'est manifeste.

Depuis le peu de temps que ma tante fréquentait nos législateurs, elle avait déjà appris à se servir du beau langage.

Je la fis taire pour écouter la déposition d'un témoin que l'on avait fait venir dans le but de prouver combien de lait M. Pâquette achète chaque jour, quelle proportion de pétaques entre dans la confection de sa fricassée, et combien de gallons de drague peut contenir le siau à cochon de la famille. M. Pâquette a ou beau leur dire que ce sont là des affaires privées, ils n'ont par voulu être privés, eux, du plaisir qu'ils éprouvent ou apprenant des détails intimes.

Quant à ma pauvre tante, elle ne goûtait que très médiocrement la drague et la fricassée ; ou n'était pas assez nouveau pour elle.

Je crus donc devoir diriger notre course vagabonde vers la salle où siège le comité des Comptes Publics. Arrivés là, nous trouvâmes un tas de malvas qui étaient occupés à peser des